

L'ÉVANOUISSEMENT
DE MARIE

NATACHA SADOUN

L'ÉVANOUISSMENT
DE MARIE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN : 978-2-283-03522-1

I

La voix à l'autre bout du fil continuait de relater les faits mais Marie était déjà ailleurs. Un souffle froid l'avait parcourue, un voile blanc l'avait un instant aveuglée et l'air s'était fait si rare que sa respiration émettait un son étrange, semblable à des râles courts et saccadés. Quand elle raccrocha, ses gestes s'enchaînèrent comme s'ils avaient été déjà minutieusement rodés. Elle enfila son manteau, sortit dans la rue et héla un taxi.

– L'hôpital Pitié-Salpêtrière, s'il vous plaît.

Les mêmes mots ne cessaient de résonner ; elle avait la sensation que sa tête allait éclater. Ils étaient pourtant les seuls éléments tangibles auxquels elle pouvait se raccrocher. Elle les laissait donc l'envahir. Retarder le plus longtemps possible le moment où il faudrait penser.

★

L'accident avait été d'une extrême violence.
Elle se persuadait qu'il n'avait pas souffert.

★

Lorsque Marie passa à la nuit tombante le seuil de l'appartement et referma la porte, le même silence qui avait envahi la pièce de longues heures plus tôt la glaça de nouveau. Sa vie venait de basculer ; elle n'en prenait la mesure que maintenant. Les fenêtres étaient mal isolées et laissaient d'ordinaire filtrer le bruit ronronnant de la circulation. Marie s'en était souvent plainte mais avec Paul ces projets de réhabilitation étaient toujours restés lettre morte. Ce soir-là, sa perception des sons avait subi une altération et ce bruit agaçant et pourtant si familier était devenu sourd. Un sentiment de vide aussi, malgré la pièce surchargée de meubles hétéroclites. Images et sons n'établissaient plus les mêmes connexions, empruntant un autre chemin pour accéder à une zone encore inconnue de son cerveau.

Marie expérimentait pour la première fois l'absence.

Les nuits suivantes seraient identiques à la première. Les insomnies se succéderaient sans qu'aucun des tranquillisants qu'on lui avait administrés ne fasse un quelconque effet. Elle reculait le moment redouté où il fallait se mettre au lit, éteindre la lumière, et continuer à penser. Pour remplacer les médicaments, elle s'était mise à boire. Pas le premier jour, ni le deuxième, mais assez vite. Si le premier verre lui apportait un réconfort tout relatif, le suivant et celui d'après la plongeaient dans une tristesse encore plus profonde. Il fallait malgré tout une béquille ; c'était la plus immédiatement accessible.

Le premier matin, le téléphone avait sonné à de nombreuses reprises. Elle n'avait pas décroché. Dans les situations difficiles, elle avait toujours fait face, dans les premiers moments en tout cas.

Plus tard, il avait fallu donner des nouvelles : elle tenait le coup, n'avait pas besoin d'aide, elle voulait être seule. Il fallait trouver l'énergie pour le dire, pour dire ces quelques mots. Marie

ne voulait plus parler. Prévenir aussi le bureau qu'elle serait absente pendant deux semaines. Elle leur avait déjà fait parvenir l'arrêt de travail.

Son absence se prolongerait bien au-delà.

Le choc, sa violence, la maintenait hors de l'eau, juste ce qu'il fallait pour ne pas sombrer. Ce qu'elle ne savait pas, c'est quand et comment viendrait la chute. Cela pouvait certainement aller aussi vite qu'une descente après un bon shoot. Elle ne savait pas, mais elle se l'imaginait ainsi.

Cela faisait deux semaines que Paul était dans le coma, qu'elle se rendait tous les jours à l'hôpital et qu'à la sortie, hagarde, elle arpentait les rues jusqu'à se perdre.

Paul y avait été emmené inconscient. Le traumatisme crânien avait provoqué une hémorragie cérébrale. Le pronostic vital étant en jeu, l'opération s'était imposée dans l'urgence et avait plongé Paul dans le coma. Marie avait voulu qu'on lui dise les choses sans détour. Le chef du service lui avait livré son diagnostic : il ne savait pas comment son état évoluerait. Le coma pouvait être transitoire. Il pouvait aussi se prolonger. Des mois ? Oui. Des années ? Oui, c'est possible. Il peut ne jamais se réveiller ? On ne peut rien savoir.

Des séquelles neurologiques étaient envisageables, cérébrales et motrices.

Le quotidien de Marie s'était greffé sur ce pronostic flottant, inexistant : quoi qu'il arrive, ni la mort ni la vie, une vie qui ressemble à la mort, une vie partielle, privée de ses attributs. Les visites à l'hôpital, d'abord déstabilisantes, éprouvantes, déchirantes, se ritualisaient. Elles étaient les seuls jalons qui rythmaient sa journée, lui imposaient un cadre non pas rassurant, mais familier. Cela n'enlevait pas l'angoisse, l'incertitude, l'absence, la peur, mais une routine s'était mise en place et s'était substituée à la vie d'avant sans que Marie ne s'en rendît véritablement compte. Il fallait probablement reprendre une maîtrise sur quelque chose, quelle qu'elle soit, là où Marie n'en avait plus aucune. Aux rails d'un encéphalogramme plat qu'elle avait suivis machinalement les premiers jours, puis au gouffre dans lequel elle avait eu le sentiment de plonger les premières semaines, elle s'était accrochée face à un présent inacceptable et à un avenir inconnu aux seuls repères dont elle disposait : dans cet emploi du temps partiel

et ces tâches à exécuter, elle sollicitait pendant quelques heures un sens pratique. Prendre le métro à douze heures quarante-cinq, passer les grilles de l'hôpital, traverser l'immense domaine avant d'accéder au bâtiment de neurologie, échanger quelques mots avec les infirmières, plaisanter parfois, embrasser Paul, raconter la nuit morcelée, le programme nocturne à la télévision, lire le journal et les magazines qu'elle venait d'acheter. Qu'il entende sa voix. Moments concrets, tangibles, et irréels.

Sortir de l'hôpital était un réconfort, à l'instar des gestes routiniers qui l'y avaient amenée. Elle quittait avec soulagement ces couloirs froids et impersonnels baignés de néon, l'odeur d'éther, l'univers médicalisé, aseptisé, et ce bâtiment moderne informe et sans âme.

Dehors, il lui fallait encore parcourir du chemin avant de sortir du périmètre hospitalier. Rues, stops, panneaux, parkings, arbres, parc, bâtiments modernes aux architectures singulières et constructions anciennes tissaient le maillage d'une carte labyrinthique et formaient avec le va-et-vient du personnel et des visiteurs un

véritable monde en soi. Lorsqu'elle bordait ou bien traversait le parc, il lui arrivait d'être happée par l'odeur de la pelouse fraîchement tondu. Ces jours-là, cette chose qui aurait pu paraître anodine l'aidait à s'évader plus rapidement que d'habitude du huis clos dont elle venait de s'extraire. Elle longeait ensuite l'église Saint-Louis, traversait le bâtiment originel de la Salpêtrière et laissait derrière elle et jusqu'au jour suivant ce vestige d'une grandeur baroque.

Sur le boulevard de l'Hôpital, elle était tout aussi désorientée que soulagée par ce passage d'un espace fermé, régulé, à la fois impersonnel et encadré, à celui vivant et grouillant de la rue. Un air filtré, un autre vicié. Des sons étouffés ; d'autres multiples et informes. La vie en suspens ou à crédit à l'intérieur, la vie tout court à l'extérieur.

Dans ces rues qu'elle arpentait mécaniquement, sans but, absente, Marie Pontel, la compagne du patient de la chambre 215 du service de neurologie, devenait une femme sans qualité, sans histoire, peut-être une femme que les hommes regardaient, et même désiraient.

Les jours se succédaient ainsi, identiques et terrifiants. Les nuits lui paraissaient plus interminables encore et après les quelques heures de sommeil au petit matin – le répit qui rendait possible une autre journée –, elle redoutait déjà la nuit suivante, le silence de cet appartement dans lequel elle se réfugiait malgré tout, et ses cris, qui n'émettaient aucun son.

Ses repères avaient éclaté ; elle partageait pratiquement tout avec Paul. Elle n'avait jamais su ni même pensé être seule ; cette soudaine solitude lui était étrangère. Elle se surprenait pourtant à décliner l'aide et la compagnie qu'on lui offrait. Elle savait d'avance que le regard compatissant et impuissant de ses amis l'accablerait plus encore.

Son téléphone sonnait souvent ; elle ne répondait presque jamais. Elle s'en tirait en envoyant quelques textos, juste dire que oui, ça allait, qu'elle leur parlerait, plus tard.

Elle avait pris l'habitude de monter dans les bus, comme ça, au hasard. Peu importait lesquels, peu importait leur destination. Elle s'asseyait quand elle le pouvait au deuxième rang vers

le fond, près de la fenêtre, et elle regardait. Elle regardait la vie autour d'elle, les gens dans la rue, les gens qui montaient et descendaient. Elle traversait ainsi Paris, du nord au sud, d'ouest en est. Elle préférait l'axe vertical et le quadrillage dense et grouillant autour des grands boulevards, plus au nord. Quand elle sentait le désarroi la saisir, elle le faisait. Elle échappait alors un moment à la force de gravité qui ne cessait de l'attirer toujours un peu plus profond dans la terre. Avec les poignées de voyageurs qui s'engouffraient dans le bus, elle partageait le temps d'un trajet une même destination. La plupart se rendaient quelque part ; elle ne faisait qu'aller. Elle ne l'avait pas fait suffisamment pour qu'il s'agisse d'un rituel mais elle avait des préférences : le 20, puis le 85 ou bien le 67. Elle s'arrêtait parfois quelques stations avant le terminus. Avec le 85, elle n'allait pas jusqu'à Mairie de Saint-Ouen ; elle descendait à Mairie du 18^e, rue du Mont-Cenis, pour reprendre aussitôt le bus dans la direction opposée, à quelques mètres de là, rue Hermel. Elle n'allait jamais au-delà des portes, et encore moins du périphérique, ne prenait jamais les bus de banlieue. Les frontières de Paris constituaient

un périmètre acceptable au-delà duquel elle se serait sentie plus perdue encore.

★

Le visage doux, lisse et régulier était en si peu de temps devenu si dur. La silhouette déjà fine était maintenant anguleuse, prête à disparaître. Les deux semaines d'insomnie et l'alcool l'avaient consumée. Cette image dans le miroir la frappa et c'est elle qui lui fit reprendre contact avec la réalité.

Il fallait s'éloigner de Paris, changer d'air. Elle décida de rendre visite à un ami d'enfance qui habitait avec sa femme et ses trois enfants à Granville, en Normandie.

– On ne parlera pas de ça, d'accord ?

Il comprenait.

Dans le train, la vue des paysages lui fit du bien. C'était comme s'extraire de la tragédie, emporter le poids, le sens, mais se départir de la scène et du décor. Et puis à mi-chemin elle se ravisa. Elle eut soudain peur que la vision d'une famille heureuse vivant en parfaite harmonie ne la déstabilise plus qu'elle ne la réconforte. Elle

ne voulut pas savoir si la réalité était proche de l'idée qu'elle s'en faisait. Dans un mouvement parfaitement irréfléchi, elle descendit du train à l'arrêt suivant. Elle s'immobilisa un moment sur le quai, ne sachant quoi faire. Elle s'approcha du tableau qui affichait les horaires. Le dernier train pour Paris venait de passer. L'idée d'atterrir dans un coin perdu sans autre perspective que de dormir dans une chambre d'hôtel et de reprendre le train le lendemain matin lui parut bien saugrenue mais lui plut. Elle se laissa aller à cette impulsion. Sans même songer à faire le tour de la ville, elle se dirigea vers le premier hôtel, à la sortie de la gare. La chambre qu'on lui donna était tout à fait propre mais le produit nettoyant le plus puissant ne serait jamais venu à bout de cette douceâtre odeur de rance. Le papier peint qui devait dater des années quatre-vingt était avachi. Les meubles, la petite commode, le lustre des années soixante-dix. Tout cela aurait pu lui sembler lugubre mais, ce soir-là, cela n'eut pas cet effet sur elle. Elle pensa aux voyageurs que cette chambre avait abrités depuis des décennies, qui avaient peut-être eux aussi trouvé une nuit et par le plus grand des hasards refuge ici, et

se sentit moins seule. Son cerveau ne poussa pas plus loin le traitement de cette information, mais plus tard, ailleurs, lorsqu'elle se trouvera dans des conditions semblables, elle comprendra combien ces lieux inconnus et anonymes, ces terrains neutres, peut-être, peuvent inspirer un sentiment confus de familiarité.

Elle était pour la première fois loin de Paris et du drame qui avait fait en l'espace d'un appel basculer sa vie. Elle n'avait pas faim. Elle téléphona brièvement à son ami d'enfance qui comprit qu'il ne servait à rien d'insister, se coucha et s'endormit la lumière du lustre encore allumée sans avoir le temps de s'interroger sur le revirement qui l'avait gagnée. Elle descendit tôt le lendemain matin dans la salle commune. Quelques vieux au comptoir prenaient leurs premières bières et un représentant qu'une affaire avait dû amener là finissait de boire son café. Elle commanda un thé, hésita, et ordonna tout ce que la carte contenait de suggestions pour le petit déjeuner. Elle mangea avec appétit et rentra à Paris par le train de dix heures dix, vaguement intriguée par la parenthèse insolite qui se refermait.

À son retour, elle pensa que quelque chose allait changer mais le semblant d'espoir qu'elle avait recouvré s'évanouit rapidement. Les jours suivants se ressemblèrent tristement. En dehors des visites quotidiennes à l'hôpital, elle restait cloîtrée chez elle, murée dans le silence, un être parfaitement atone, la pensée paralysée, quand elle ne se remémorait pas dans un brouillard cotonneux les années passées avec Paul. Elle savait qu'elle se laissait aller à une profonde détresse qui pourrait aisément s'installer là à jamais si elle continuait de n'y apporter aucune résistance mais elle n'avait pas la force de réagir.

★

Une semaine s'était écoulée depuis l'escapade avortée. La journée s'était annoncée particulièrement chaude pour la saison et Marie eut envie de sortir de chez elle. Elle n'allait pas se perdre dans les rues comme elle l'avait souvent fait en sortant désorientée de l'hôpital ni prendre un bus pour mettre à distance l'angoisse. Elle voulut simplement se promener, humer l'air. Elle n'était toujours pas prête à croiser le regard des commerçants de son quartier et continua donc d'éviter soigneusement l'itinéraire qu'elle avait l'habitude de prendre quand elle allait travailler. De toute façon, le quartier n'avait plus grand-chose à voir avec celui populaire, tranquille et convivial qu'elle avait connu dix ans plus tôt lorsqu'elle s'y était installée avec Paul, et elle ne saluait quasiment plus personne depuis bien longtemps. Les ruelles qui se déployaient autour de l'imposante structure métallique du Carreau du Temple n'avaient rien perdu de leur charme mais les ateliers d'artisans avaient pour la plupart fermé leur porte, remplacés par des ateliers de petits créateurs qui attiraient une clientèle et des promeneurs d'un genre nouveau. Les nombreux magasins d'alimentation qui

s'alignaient dans la rue commerçante la plus proche s'étaient transformés en épiceries fines. La maille dense dessinée par les restaurants, bistrots et boutiques à l'esthétique irréprochable et au négligé savamment étudié avait changé la couleur et la nature du quartier. Marie regardait autour d'elle, voyait des êtres uniformes, parfaitement interchangeables, et se demandait si elle-même ne leur ressemblait pas. Ce n'était pas une réflexion nouvelle, mais continûment et parallèlement à la sensation dévastatrice de vide qui l'avait envahie depuis l'accident, le regard qu'elle posait sur les choses devenait plus perçant, sa conscience plus aiguë. L'aveugle compense la défection de sa vue par d'autres sens ; peut-être expérimentait-elle quelque chose de semblable depuis qu'elle était privée de celui qui avait partagé sa vie dans ses plus infimes recoins. Elle réalisait aujourd'hui à quel point son couple avait été fusionnel. La fusion non pas comme indicateur de l'intensité de l'amour mais comme mode de fonctionnement. Sans même s'en rendre compte, et donc sans jamais la questionner, la nature de leur relation s'était inscrite dans ce rapport. Dès qu'ils avaient

emménagé dans l'appartement de la rue Dupuis, ils avaient pris l'habitude de tout faire ensemble : se balader, sortir le soir, voir des amis, aller au cinéma, partir en vacances. Elle n'aurait plus su dire qui elle était en dehors de son couple. De cela, elle avait pris conscience les jours suivant l'accident. Ce qu'elle pensait, faisait, disait était tant lié à ce que Paul pensait, faisait et disait. Elle s'était adaptée à lui – aurait-il pu dire la même chose d'elle ? Avec les années, tout ce qu'elle voyait du monde et des choses semblait avoir été filtré par le regard de Paul ; un regard qu'elle avait au fil du temps intégré, auquel elle s'était ajustée. Aujourd'hui, il fallait apprendre à regarder, dîner, dormir, vivre seule, alors que tout la ramenait à lui.

Elle s'éloigna rapidement du quartier et se dirigea vers la Seine en tâchant d'éviter le parcours habituel. Elle préféra faire un détour et monter vers le métro Temple, se diriger vers le Conservatoire des arts et métiers, traverser les ruelles du quartier chinois et prendre la rue Saint-Martin jusqu'à la tour Saint-Jacques. Arrivée à Châtelet, elle accéléra pour passer au plus vite cette place qu'elle abhorrait et longea

d'un pas qui n'était toujours pas assuré les quais jusqu'au Louvre. Tout lui sembla grand, intimidant. Elle rentra épuisée, d'une fatigue qu'elle savait saine.

Les jours suivants, elle s'aventura sur l'autre rive sans jamais expérimenter la nonchalance du promeneur.

Au cours de ces balades, elle s'asseyait parfois sur un banc et regardait longuement dans le vide, reprenait ses esprits et fixait un groupe d'enfants. Si un clochard lui faisait face, elle se disait qu'il devait être là bien avant qu'elle n'arrive et qu'il partirait après elle. Elle imaginait ce que pouvait être une succession de jours semblables et informes assis sur un banc et pensait que son quotidien n'était finalement guère différent de celui-là.

Dans cette ville, elle se sentait extérieure à tout. Il y avait une profonde dissonance ; elle, se retrouvant au milieu d'individus qui aux premiers jours du printemps assaillent les terrasses en quête du soleil dont ils ont été privés l'hiver, tous indistinctement mus par l'impérieux principe de plaisir. Des peaux insouciantes qui

se découvrent et s'offrent : cette promesse n'était pas pour elle. Elle le serait un jour ; il le fallait. Mais elle ne savait pas quand. Cela aurait dû être l'hiver, ou l'automne peut-être, mais pas le printemps quand tout renaît, tout commence, tout vit enfin. Elle était hors de ce temps-là ; elle en avait été extraite. De l'espace aussi. Elle n'appartenait plus à rien.

★

C'est au moment où ce qu'elle désirait le plus était d'oublier le passé qu'elle le vit. Elle ne comprit pas tout de suite. Son corps se raidit. Sa gorge se serra. Quelques secondes passèrent, peut-être un quart de seconde qui lui parut beaucoup plus long, le temps que la connexion entre les manifestations spontanées de son corps et l'énonciation de l'information dans son cerveau s'établisse. Il l'aperçut à son tour et ralentit lui aussi maladroitement sa marche comme un automate qui aurait perdu la coordination de ses membres. Il hésita à s'approcher, puis finit par s'avancer.

– Marie...

– Vincent.

Puis plus rien.

Et tout aussi maladroitement, fébrilement, il demanda comme une supplication...

– On prend un café ?

Il ne devait pas être loin de dix-neuf heures. Elle lui proposa d'aller dîner.

Ils se retrouvèrent dans un restaurant presque vide qui venait seulement de commencer son service du soir. À peine étaient-ils entrés qu'un couple de touristes leur emboîta le pas. Tout ce qu'elle n'avait pas dit pendant les trois semaines qui s'étaient écoulées, la solitude et la tristesse, elle le livra à Vincent, un homme qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans ; l'homme qu'elle avait quitté pour Paul.

Elle avait connu Paul jeune, à la sortie de ses études. Elle avait rencontré peu d'hommes avant, en tout cas rien de sérieux à l'exception de Vincent. Paul avait aussitôt voulu vivre avec elle. Elle n'avait pas eu le temps de se poser de questions sur l'idée qu'elle pouvait se faire du couple. Elle s'était laissé séduire par la détermination et le caractère passionné de Paul. Assez rapidement elle s'était rendu compte

qu'elle le connaissait mal. Il se révélait torturé. Les années passant, elle avait même pensé à le quitter, ne supportant plus ses accès d'angoisse et de repli. Mais elle n'en avait jamais eu le courage. Elle l'aimait après tout ; c'est ainsi qu'elle mettait un terme à toute réflexion dérangeante. Et puis, elle travaillait beaucoup, rentrait tard. Ils sortaient souvent, voyaient des amis plusieurs fois par semaine. Cette vie sociale était agréable. Elle n'avait guère le temps de penser. Elle ne voulait pas trop penser. Il était rédacteur dans une agence de communication mais avait eu d'autres ambitions. Inventer des slogans pour des marques de lessive ou au mieux pour des institutions culturelles le minait. Les repas tournaient souvent aux mêmes plaintes et aux mêmes revendications arides. Il deviendrait un jour un grand écrivain.

Elle se surprit non pas à parler de l'absence de Paul et de la douleur qu'elle provoquait mais de Paul. Et plus elle parlait de lui, plus ses propos se teintaient de reproches et d'amertume. Le vin aidant peut-être, elle se mit à s'exprimer avec véhémence. La colère, d'abord sourde, se libérait. Les sentiments qui émergeaient

se révélèrent sans qu'elle n'y prenne garde ambivalents. Vincent ne prit pas ces paroles au pied de la lettre. Il imaginait bien que cette colère, c'était avant tout celle de l'impuissance et de la perte. Mais Marie eut honte de parler ainsi d'un homme qui gisait sur un lit d'hôpital, et cette honte prenait assise quelque part. C'était bien sûr Vincent, et le malaise qu'elle ressentait d'avoir ainsi dépeint une image imparfaite de sa vie et de son couple, le vernis social tout à coup fissuré, mais c'était aussi et surtout elle-même qu'elle surprenait en énonçant quelque chose qu'elle ne s'était jamais autorisée à dire.

Dehors, Marie s'effondra et pleura longuement dans les bras de Vincent.

– Allez, viens, je t'emmène prendre un verre quelque part.

La voiture de Vincent indiquait un bon niveau de vie. Elle n'avait pas cherché à le questionner. Il avait fait en sorte qu'elle se confie et elle s'était accordé ce droit de parler d'elle. Il paraissait solide. Elle semblait s'être égarée quelque part.

Quelques heures plus tôt, elle aurait tant voulu s'esquiver, disparaître dans la foule. Vincent se

révélaient salvateur. Une complicité immédiate s'était recréée. Elle plongeait ses racines dans un passé commun. Pas n'importe quel passé, celui d'avant Paul, de l'université, de la construction, des tâtonnements, quand rien de ce que sera la vie après la longue insouciance n'est encore engagé, défini. Un passé qui n'a pas de nom, coïncé entre l'adolescence et l'âge adulte, entre les illusions et les premières désillusions, la fragilité et l'exaltation de la jeunesse, les doutes et l'affirmation, un passé qui comme pour Marie précède l'ancrage d'une vie professionnelle et sentimentale alors qu'il n'est pour d'autres que le début d'errements, qu'un début éternellement recommencé.

Dans ces dix années qui venaient de s'écouler se trouvait la réponse à la direction qu'avait prise la vie non plus rêvée mais réelle. Elle venait de révéler la sienne et les failles que recouvrait une enveloppe convenable.

Il l'emmena à Pigalle dans un bar dont elle se demanda s'il n'était pas un lieu de passe pour hommes d'affaires. Le choix était surprenant pour une soirée de retrouvailles mais Vincent avait

dû penser qu'un changement d'atmosphère lui ferait du bien. Elle avait déjà beaucoup bu. Elle se laissa aller et guider, savourant chaque minute de l'oubli de soi qui l'avait, dans cet endroit si singulier pour elle, miraculeusement gagnée. Vincent lui raconta avec un humour qui tentait de dissimuler un certain désenchantement son mariage de consolation après la rupture imposée par Marie, son ennui devant la monotonie des jours qui passent et se ressemblent, sa demande de divorce six mois plus tard, le harcèlement de son épouse, et la vie sentimentale libre et sans contraintes qu'il avait depuis suivie à la lettre. Ce destin qu'elle n'aurait pas prêté à Vincent l'étonna. Vincent dirigeait une petite agence de conseil et de cela, elle fut tout aussi surprise.

Elle n'aurait pas su dire si cette ombre qui planait sur Vincent la rassurait, la faisait se sentir moins seule parce qu'elle faisait écho à son état ou bien si au contraire cela la rendait plus triste parce qu'elle attestait de la dureté de la vie.

Il ne voulut pas qu'elle rentre seule. Il l'amena chez lui et prit soin d'elle comme il l'aurait fait d'un enfant épuisé de sommeil après une longue soirée de veille.

★

Elle se réveilla au bruit de la porte qui claquait, suivi de l'odeur de café et de croissants.

– Bonjour Marie. Tu as bien dormi ?

– Comme un bébé. Pour la deuxième fois depuis...

Il l'embrassa sur le front.

– Je te prépare un petit déjeuner qui va te requinquer !

Elle s'installa au comptoir de la cuisine américaine et toisa du haut de son tabouret le salon qui lui faisait face. Elle s'étonna d'une décoration aussi contemporaine et chaleureuse.

La pièce était spacieuse et agréable. Un rayon de soleil perçait.